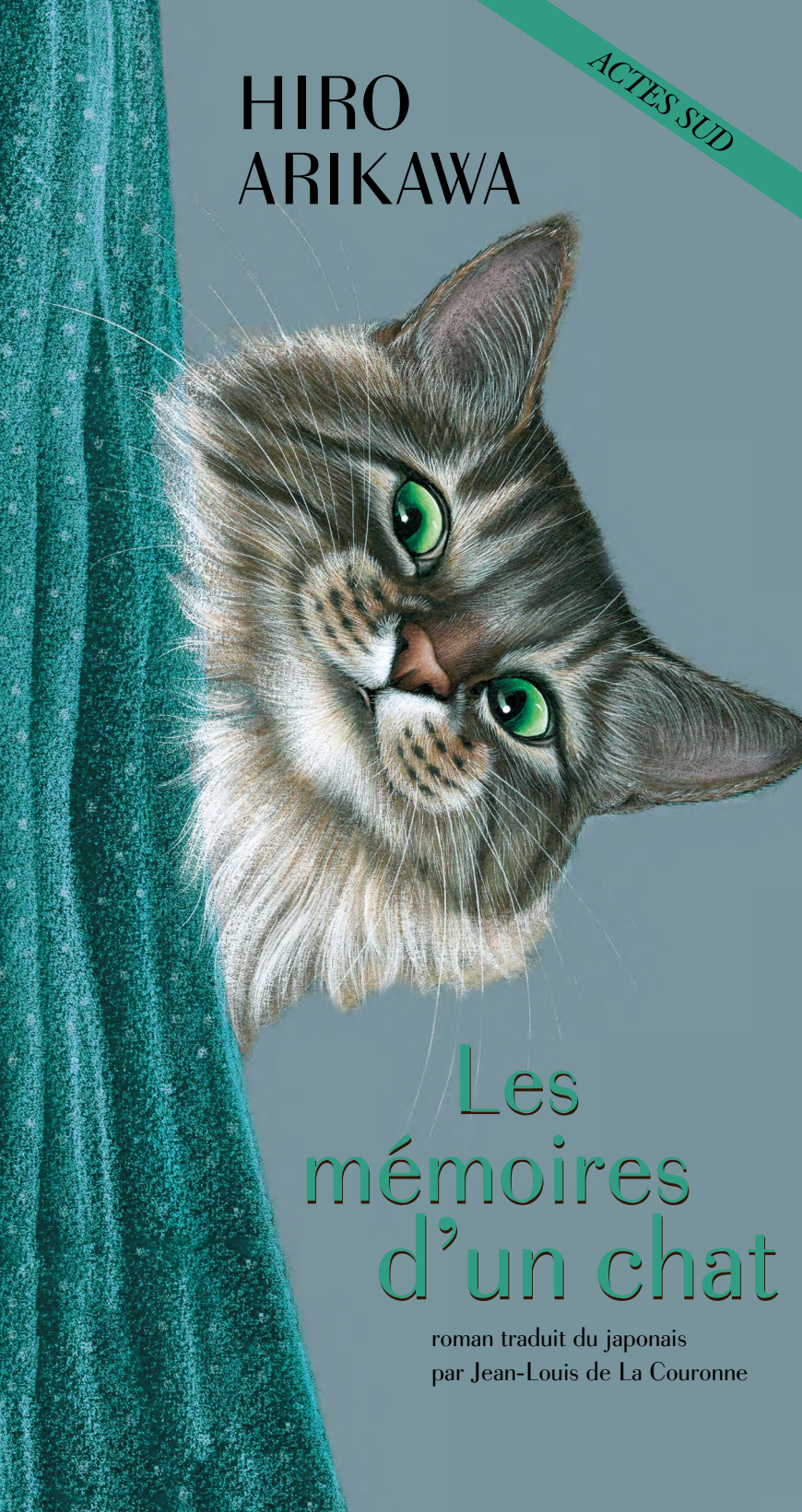
ACTES SUD

HIRO ARIKAWA



Les mémoires d'un chat

roman traduit du japonais
par Jean-Louis de La Couronne

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un chat de gouttière au franc-parler et rompu au langage des humains a pris ses quartiers dans le parking d'un immeuble de Tokyo. Pour rien au monde il ne troquerait sa liberté contre le confort d'un foyer. Mais le jour où une voiture le percute, il est contraint d'accepter l'aide de Satoru, un locataire de l'immeuble, qui le soigne, lui attribue un nom – Nana – et lui offre la perspective d'une cohabitation durable.

Cinq ans plus tard, des circonstances imprévues obligent Satoru à se séparer de Nana. Anxieux de lui trouver un bon maître, il se tourne vers d'anciens camarades d'études, disséminés aux quatre coins du Japon. Commence alors pour les deux compères une série de voyages et de retrouvailles qui sont pour Nana autant d'occasions de découvrir le passé de Satoru et de nous révéler – à sa manière féline – maints aspects de la société japonaise.

Prenant et surprenant, profond et plein d'humour, *Les Mémoires d'un chat* est un beau roman sur l'adoption, l'amitié, et la force des liens qui unissent l'homme et l'animal.

HIRO ARIKAWA

Hiro Arikawa est née dans la préfecture de Kochi, dans le Sud du Japon, en 1972. Les Mémoires d'un chat *est son premier roman à paraître chez Actes Sud. Il est en cours de traduction dans de nombreux pays.*

DU MÊME AUTEUR

LIBRARY WARS : LOVE & WAR (15 vol.), Glénat, 2010-2016.
LIBRARY WARS : TOSHOKAN SENSO (4 vol.), Glénat, 2010-2016.

Prépublication dans l'hebdomadaire *Shûkan Bunshun*
entre octobre 2011 et avril 2012.

Special thanks to Joji Abe & Nana

Titre original :
Tabineko Ripôto
Éditeur original :
Kodansha Ltd., Tokyo
© Hiro Arikawa, 2015
Édition française publiée avec l'accord
de Kodansha Ltd., Tokyo

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08445-5

HIRO ARIKAWA

Les mémoires d'un chat

roman traduit du japonais
par Jean-Louis de La Couronne

ACTES SUD

PROLOGUE

CE QUI SE PASSA AVANT NOTRE VOYAGE

“Je suis un chat. Je n’ai pas encore de nom.” Il paraît que dans ce pays, un chat de génie a prononcé ces mots. Je ne sais pas s’il était génial, mais moi, au moins, j’ai un nom. Sur ce point, le chat de génie, je le mets à l’amende.

Quant à savoir si mon nom me va bien, c’est une autre histoire. Parce que celui qu’on m’a donné pose tout de même un problème d’adéquation au niveau du genre.

Ça fait environ cinq ans que je le porte, ce nom. Depuis que je suis devenu adulte, en fait. À ce sujet, il y a plusieurs théories concernant la méthode de conversion des années chat en années humaines, paraît-il, mais généralement, on s’accorde à dire qu’un chat d’un an est l’équivalent d’un humain de vingt.

À l’époque, mon endroit préféré pour dormir, c’était le capot d’un monospace sur le parking d’un immeuble.

Vous savez pourquoi j’aimais bien cette voiture ? Parce que je ne m’en faisais pas chasser comme un malpropre à coups de “pshh ! pshh !”. Ces humains qui sont tout juste des singes qui marchent debout sont d’un orgueil insupportable.

Non mais qu'est-ce qu'ils croient ? Ils laissent leur voiture coucher dehors et ils ne veulent même pas que les chats marchent dessus ! Tout endroit accessible aux pattes d'un chat est une voie publique, c'est juste du bon sens. Mais laissez par inadvertance quelques traces de pattes sur un capot, et vous ne tarderez pas à voir des humains excédés vous envoyer balader.

Donc, le capot de ce monospace était ma couchette préférée. C'était mon premier hiver, et ce capot bien chauffé par le soleil faisait un excellent parquet chauffant. Idéal pour la sieste.

Puis le printemps est arrivé et j'avais réussi à compléter le cycle des quatre saisons. C'est une grande chance pour un chat d'être né au printemps. La saison des amours félines a lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne, mais la plupart des chatons qui naissent à l'automne ne passent pas l'hiver.

J'étais donc couché en boule bien au chaud sur le capot dudit monospace, quand j'ai senti un regard ému. J'entrouvre un œil…

Un grand échalas m'observait avec des yeux débordant de tendresse.

— Tu dors toujours ici, toi…

Oui, bon, et alors ?

— Qu'est-ce que tu es mignon…

Il paraît. C'est ce qu'on me dit toujours.

— Je peux te toucher ?

Ah, ça non ! Fshhh… À peine je lève une patte en signe de menace, très légèrement, et voilà le grand dadais qui peste et fait la moue. Non mais mets-toi à ma place un peu, ça t'énerverait pas, toi, que quelqu'un vienne te tripoter partout pendant que tu dors ?

— Ah, ce n'est pas gratuit, c'est ça ?

Hé ! Mais c'est qu'il comprend ! Tapage diurne… ça mérite une petite amende.

Quand j'ai levé la tête pour lui lancer un regard, il a commencé à fouiller dans son sac de supermarché.

— Hum… Je n'ai pas grand-chose de bon pour un chat…

T'inquiète, je suis un chat sans domicile fixe, je vais pas faire la fine bouche. Tiens, par exemple, ces manteaux de coquilles Saint-Jacques, ça m'ira parfaitement.

Je renifle un paquet qui montre le bout de son nez hors du sac, quand, pif ! le mec me file un coup sur la tête. Hé ! Y a faux départ, là !

— Ce n'est pas bon pour ta santé, ça. Et puis c'est pimenté, tu ne vas pas aimer.

Pas bon pour ma santé ? Que tu dis ! Tu t'imagines peut-être qu'un chat errant qui ne sait pas ce que demain lui réserve se préoccupe de sa santé ? La blague ! Tout ce qui compte pour moi en cet instant précis, c'est de me remplir le ventre.

Après hésitation, l'homme a déchiré un bout de côtelette de porc panée de son sandwich, il a enlevé la chapelure avec les doigts puis me l'a tendu. Hein ? Que je mange ça, là, comme ça ? Hé, oh, tu crois m'avoir aussi facilement ? Bon, enfin, de la bonne viande bien fraîche et nourrissante, j'en ai pas tous les jours au menu, alors disons que je suis prêt à accepter, à titre d'accord de réciprocité…

J'étais en train de mâchonner le morceau de porc pané quand j'ai senti un doigt me glisser sous le menton jusque dans l'oreille. C'était sa main libre, la droite. Il passe doucement derrière l'oreille. Je ne suis pas contre le fait de me laisser caresser un

bref instant par un humain qui vient de me donner à manger, et puis en l'occurrence, c'est un expert. D'ailleurs, tu sais, si tu m'en donnes encore un peu, je veux bien que tu me caresses sous le menton.

Je me frotte contre sa main… Et voilà le travail ! Facile !

Avec un sourire dépité, il me donne le dernier morceau de porc de son ex-sandwich au porc pané, toujours en ôtant la chapelure.

Mais tu peux la laisser, tu sais, ça remplit bien le ventre, ce truc.

— Bon, il me reste juste un sandwich au chou maintenant…

Je le laisse me caresser mais pas trop, juste la dose équivalente à ce qu'il m'a donné, voilà… Bon, et maintenant, au revoir, on ferme.

J'allais lever une nouvelle fois la patte pour lui signifier qu'il pouvait disposer…

— Allez, salut ! À la prochaine.

Il a retiré sa main encore plus vite et il est parti, rentrant chez lui par l'escalier.

Alors là, décidément, même question timing, ce type est un expert.

C'est comme ça que s'est déroulée notre première rencontre. C'est lui qui, quelque temps plus tard, allait me donner mon nom.

Tous les soirs, il y avait maintenant un petit tas de croquettes sous le monospace. Une poignée, déposée sous la roue arrière, la quantité suffisante pour un dîner de chat.

C'est le même jeune, celui qui est rentré dans son appartement par l'escalier, qui apparaît maintenant

sans prévenir au milieu de la nuit pour déposer les croquettes.

Si je suis là, il me prend une caresse à titre de dédommagement, mais même si je ne suis pas là, il dépose son don, sans rien dire.

Évidemment, parfois un autre chat passe avant moi et les mange, et d'autres fois, si le jeune s'absente, j'ai beau attendre jusqu'au matin, les croquettes ne viennent pas, mais de façon générale, ça m'assure un repas régulier par jour. Enfin, les humains sont créatures capricieuses, c'est bien connu, alors je ne compte pas uniquement là-dessus. Un chat errant sait multiplier ses sources d'approvisionnement. On se connaît mais on n'a pas gardé les cochons ensemble, quoi.

Nos relations s'étaient donc établies sur la base du maintien d'une distance convenable entre les deux parties, quand un changement radical est intervenu, qui devait bouleverser notre vie à tous les deux.

Un changement, qui, pour ma part, s'est produit dans la douleur.

Je traversais la rue en pleine nuit, quand je me suis senti pris dans les phares d'une voiture. Je me mets à courir pour passer vite fait de l'autre côté quand un coup de klaxon assourdissant se fait entendre… C'est là qu'il y a eu un léger cafouillage.

Surpris par cet horrible bruit, j'ai bondi avec un temps de retard. Je croyais avoir de la marge, mais il m'a manqué un demi-bond et c'est comme ça qu'on se prend une voiture. Il y a eu un gros choc qui m'a envoyé valdinguer… Après ça, le noir total.

Quand je suis revenu à moi, j'étais au milieu d'un espace vert sur le côté de la rue. J'avais jamais eu aussi mal de ma vie. Oui, mais j'étais vivant.

Je peux vous dire que j'en ai pris une belle… J'allais me relever, malgré tout, quand j'ai poussé un hurlement. Aouch ! Cette douleur à la patte arrière droite… Aïe ! Ça c'est pas normal.

Je me suis retourné pour lécher la blessure… Non ! On voyait l'os !

Pour les morsures, les plaies, même assez graves, j'avais l'habitude, je me lèche et ça guérit. Mais là, ça n'allait pas le faire. L'os imposait sa présence avec l'autorité de la douleur. Avec beaucoup trop d'autorité, même.

Je fais quoi ? Je fais quoi ? S'il vous plaît, quelqu'un !

Un chat qui appelle à l'aide, non mais je vous jure. Parce que tu crois qu'il y a des gens qui vont aider un chat errant ?

N'empêche que, à ce moment-là, j'ai pensé à ce jeune qui m'apporte des croquettes la nuit.

Lui, il m'aiderait. J'y ai cru. Alors que nos relations étaient de bon aloi, placées sous le principe du respect mutuel de la bonne distance, des croquettes contre des caresses, pas plus. Je sais pas pourquoi j'ai pensé à lui.

Je me suis traîné avec ma fracture ouverte. Rien que la patte qui frottait sur le sol, ça me causait une douleur atroce, plusieurs fois j'ai perdu pied au milieu du chemin. Non, je vais pas y arriver. Je suis foutu… Je peux plus faire un pas.

Heureusement, l'immeuble n'était pas trop loin. Le ciel blanchissait quand je suis arrivé devant le monospace.

Non, je vais pas y arriver. Je suis foutu… Je peux plus faire un pas. Et cette fois, c'est pour de bon.

J'ai miaulé tout ce que j'ai pu.

Plusieurs fois. Mais chaque fois, mon miaulement était plus faible que le précédent. Parce qu'en fait, rien que pousser ma voix me faisait souffrir.

C'est à ce moment-là que quelqu'un est descendu par l'escalier. J'ai levé la tête : c'était lui !

— Mais oui, c'est bien toi, a fait le jeune en courant vers moi, soudain tout pâle. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'es fait renverser par une voiture ?

Ouais. J'ai pas été très futé sur ce coup-là…

— Tu as mal ? Qu'est-ce que je raconte, bien sûr que tu as mal.

Ne pose pas de questions stupides, s'il te plaît. Je vais me fâcher, sinon. Tu connais le proverbe : Prends soin du chat blessé. Ça te parle ?

— Tu m'appelais d'une voix tellement désespérée, ça m'a réveillé, dis donc… C'est bien moi que tu appelais, n'est-ce pas ?

Ouais, bon, OK, je t'ai appelé, je t'ai super appelé, si tu veux. T'en as mis, du temps, au fait.

— Tu t'es dit que moi, je t'aiderais, c'est ça ?

Ouais, ça m'a échappé…

Je voulais y mettre un peu d'ironie, quand, je ne sais pas pourquoi, j'ai vu le jeune renifler. Mais pourquoi tu pleures ? C'est moi qui ai mal et c'est toi qui pleures ?

— Bravo, tu es très courageux. Tu t'es bien souvenu de moi.

Les chats pleurent pas comme les humains. Mais je sais pas, j'ai eu l'impression de les comprendre, ces larmes-là. Quand je me suis vu foutu, c'est à toi que j'ai pensé. Je me suis dit que dans l'état où j'étais, il allait nécessairement se passer quelque chose.

Aïe… Mais tu vas faire quelque chose, dis ? J'ai super mal… C'est insupportable.

J'ai peur, tellement j'ai mal. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Allez, sois tranquille. Tout ira bien, maintenant.

Il m'a mis dans un carton avec une serviette éponge toute douce et puis il m'a fait monter dans le monospace. Direction la clinique vétérinaire. Je vous épargne les détails parce que je veux plus en entendre parler de toute ma vie. De toute façon, c'est pareil pour tous les animaux. Il suffit d'y être allé une fois pour ne jamais vouloir y remettre les pattes.

Le jeune m'a logé chez lui le temps que ma blessure guérisse. Un petit appartement très propre. Il habitait là tout seul. Il avait mis mon bac à litière dans la salle de bains, et une gamelle et un bol d'eau dans la cuisine.

On dirait pas comme ça, mais je suis assez intelligent et sage, comme chat. J'ai tout de suite maîtrisé la façon d'utiliser la litière, j'ai jamais fait de cochonneries. Les griffes non plus, je me les fais pas là où il ne faut pas. Si je les fais sur le mur ou contre le pilier, il aime pas, alors je les fais contre les meubles et sur le tapis. Sur les meubles et le tapis, il a juste eu l'air un peu attristé, la première fois. Et moi qui suis un chat intelligent, qui comprends les nuances et les non-dits, je sais faire la différence entre "formellement interdit" et "ça m'attriste un peu". Bref, contre les meubles et sur le tapis, c'est pas formellement interdit, vous voyez ?

Si je me souviens bien, le temps que l'os se ressoude bien, jusqu'au retrait des fils de suture, ça a mis à peu près deux mois. J'avais eu le temps d'apprendre le nom du jeune : Satoru Miyawaki.

De son côté, Satoru m'appelait "Eh, toi!", ou "chat", ou "le chat", selon les jours et ce qui lui passait par la tête. C'était un peu normal, vu que j'avais pas encore de nom.

D'ailleurs, même si j'en avais eu un, comment j'aurais pu lui dire ? Il ne comprend pas ma langue. Les humains, c'est vraiment des nuls, à part leur langue à eux, ils n'entravent rien. Pour ça, nous, les animaux, on est totalement polyglottes, vous saviez ça ?

Chaque fois que je voulais sortir, Satoru me sortait son sermon, d'un air ennuyé :

— Mais si tu sors, tu ne reviendras plus, pas vrai ? Alors un peu de patience. Attends au moins d'être guéri. Tu n'as pas envie de garder des fils dans la patte pour toute ta vie, n'est-ce pas ?

C'était au moment où je commençais à pouvoir marcher presque normalement, ça me faisait plus mal, et je pensais que mes fils de suture me gêneraient pas beaucoup. Mais Satoru avait l'air tellement triste que j'ai supporté de pas sortir en promenade pendant deux mois. Je dois dire que si j'avais croisé un de mes rivaux dans mon état à ce moment-là, ça se serait certainement mal passé.

Finalement, ça s'est complètement guéri.

J'ai miaulé pour sortir, devant la porte où il me retenait avec son air ennuyé. Merci pour tout, je te suis vachement reconnaissant pour tout ce que t'as fait pour moi, si si. Je te laisserai me caresser autant que tu voudras, même si t'as rien à me donner, promis. Sur le capot du monospace.

Et là, Satoru a eu un air attristé. Pas ennuyé, attristé. Comme pour les meubles et le tapis. Ça veut dire : Ce n'est pas absolument interdit, mais… Ce genre.